

Incidences sociales de la crise sanitaire : adolescence et pandémie

Intervention dans le II Cycle de Conversations
« Pandémie : Évidences et Incertitudes »
de la Initiative Franco-Chilienne d'Hautes Études,
Table 1 - Âges et santé mentale en pandémie,
17.06.2022.

David Le Breton

Incidences sociales de la crise sanitaire : adolescence et pandémie*

David Le Breton

Resumen.

Dans le contexte de la crise sanitaire, l'épidémiologie prend le pas sur la sociologie ou la politique, sans les annuler tout-à-fait mais en les subordonnant à son principe. La présence active du COVID-19 marque un temps de rupture des familiarités, d'anomie. Le confinement a été un révélateur « chimique » de la qualité du rapport des adolescents avec leurs parents. Certains adolescents se sont épanouis en vivant une disponibilité inattendue de leurs parents; d'autres ont souffert d'être cantonnés dans une proximité pénible avec eux. Certains adolescents n'ont pas tenu compte du confinement et ont continué à se voir en groupe pour des moments d'échange sans se contraindre aux précautions sanitaires. Des *lockdown* parties se sont tenus de manière clandestine, et après le déconfinement bien des fêtes ont lieu dans la même suspension des gestes de prévention. Pour les jeunes générations tendues plutôt sur l'immédiat, renoncer à des plaisirs élémentaires, pour un bénéfice hypothétique n'est pas nécessairement envisageable à ce prix. Averti du danger, le jeune persiste dans sa conduite à cause du plaisir qu'il y prend et de son enracinement dans son identité, par son refus qu'on lui dicte ses faits et gestes, ou parce qu'il considère que les autres ne sont pas lui et qu'en ce qui le concerne, il ne craint rien.

David Le Breton

Professeur de sociologie et d'anthropologie, membre de Dynamiques Européennes ([DynamE](#)) à l'Université de Strasbourg et membre de l'Institut Universitaire de France ([IUF](#)). Ses recherches portent sur les représentations du corps humain et l'analyse des comportements à risque. Par ailleurs, il a travaillé et écrit sur la douleur, le silence et le visage. Il a écrit une trentaine de livres, dont l'influent *Anthropologie du corps et modernité*, dont la première édition est parue aux Presses Universitaires de France (1990). Ses livres ont fait l'objet de plus de 80 traductions dans une douzaine de langues. Il a aussi co-dirigé le *Dictionnaire de l'adolescence et de la jeunesse aux Presses Universitaires de France*. Au Chili, il a publié *Cuerpo sensible* (Metales Pesados, 2005), *La edad solitaria: Adolescencia y sufrimiento* (LOM, 2012), *Antropología del dolor* (Metales Pesados, 2020). Il a reçu un docteur honoris causa de l'École nationale des études politiques et administratives à Bucarest (Roumanie) en 2019, et du Centre d'études latino-américaines sur l'enseignement inclusif (CELEI, Chili), en 2020.

*Intervention dans le II Cycle de Conversations « Pandémie : Évidences et Incertitudes » de la Initiative Franco-Chilienne d'Hautes Études, Table 1 - Âges et santé mentale en pandémie, 17.06.2022.

La crise sanitaire fait du corps le lieu de la vulnérabilité, là où guettent la maladie et la mort pour s'engouffrer dans la moindre brèche. L'isolement et les mesures de protection : la distance physique, le masque, lui confèrent un statut de dangerosité. Le corps incarne une menace, même celui de nos proches susceptibles d'être porteurs asymptomatiques du virus. Il contamine aussi les objets avec lesquels il entre en contact. Une relation puritaine au corps s'impose dans la nécessité de contrôler ses relations, ses contacts à travers les si justement nommés gestes barrières. Le corps est transformé en citadelle assiégée, et il faut surveiller ses frontières, les colmater, les barricader. La « phobie du contact », pointée autrefois par Elias Canetti ou encore ce que je nomme l'effacement ritualisé du corps dans nos sociétés se radicalise encore. Les poignées de mains, les accolades, les bises sont désormais déconseillées et tout contact avec des objets exige le recours au gel hydroalcoolique pour se purifier des germes nocifs. Aucune défense n'est possible contre le COVID-19 sinon l'empêcher de passer à travers des mesures draconiennes de protection. Même le visage est une zone de vulnérabilité par la respiration et les innombrables contacts que chacun opère à sa surface au fil du jour.

Nos échanges quotidiens sont mis à mal par le port nécessaire du masque qui rend les visages anonymes et défigure le lien social. Derrière les masques nous perdons notre singularité, mais aussi une part de l'agrément de regarder les autres autour de nous. Dans nos sociétés contemporaines en effet, le visage est le lieu de la reconnaissance mutuelle. A travers sa nudité, nous sommes reconnus, nommés, jugés, assignés à un sexe, à un âge, à une couleur de peau ; nous sommes aimés, méprisés, ou anonymes, noyés dans l'indifférence de la foule. Entrer dans la connaissance d'autrui implique de lui donner à voir un visage nourri de sens et de valeur, et faire en écho de son propre visage un lieu égal de signification et d'intérêt. La réciprocité des échanges au sein du lien social implique l'identification et la reconnaissance mutuelle.

Cette banalisation du masque qui induit un anonymat généralisé marque donc une rupture anthropologique. Il ne laisse apparaître que le front et les yeux, il défigure l'individu car le visage est une Gestalt, une totalité ; s'il manque le nez, les lèvres, les joues, il n'en reste qu'un fantôme. La personne n'est plus reconnaissable, en outre il est malaisé de suivre sur ses traits la résonance de l'échange. Les mimiques qui sollicitent la totalité du visage traduisent l'écho de nos paroles, elles sont régulatrices de l'échange, elles autorisent un ajustement mutuel. Le front et les yeux ne disposent pas d'une telle marge de manœuvre. Même le sourire ne s'y discerne plus. Les acteurs de l'interaction cherchent dans les postures et les gestes, et surtout la voix, les indices de l'engagement de l'autre mais avec une polysémie accrue, et donc le risque du malentendu.

Plus que jamais le corps fait frontière. Mais nous sommes dans une situation sans issue. Ce sont des contraintes terribles qui amenuisent le goût de vivre, mais elles sont les seules parades contre la contagion et donc la propagation de la pandémie. C'est le prix à payer pour un retour prochain aux situations familières. Au regard de la virulence de la maladie quand elle frappe, de ses symptômes, ces mesures de contention des corps sont un moindre mal. Ces mesures de prévention sont d'ailleurs planétaires, en ce sens elles ne visent pas particulièrement des populations plutôt qu'une autre, c'est l'humanité qui est ici touchée et qui s'efforce de résister à une puissance destructrice anonyme.

Le risque de contagion fait proliférer l'hygiène. La bactériologie prend le pas sur la sociologie ou la politique, sans les annuler tout-à-fait mais en les subordonnant à son principe. Le confinement, les gestes barrières ou le masque visent à une purification du lien social par la rupture des chaînes de contagion. Ils dressent un clivage entre deux mondes répulsifs l'un à l'autre. Le pur demeure sous l'égide du propre, au double sens du terme : ce qui n'est pas souillé, notamment par le COVID, mais aussi ce qui n'appartient qu'à soi et n'est pas contaminé par l'altérité. L'impur est le règne de menaces dont il faut se garder. Toutes les mesures de prévention visent à ruser avec le virus, à ritualiser le désordre qu'il crée au sein du lien social. Le mot « contagion » est d'ailleurs issu du latin *contagio*, du verbe *tangere* : toucher. Désormais, hormis pour les plus proches, ce sont des rituels d'évitement qui sont mis en œuvre dans la vie sociale poussés à leur comble. On ne sait plus sur quel pied danser dans les relations avec les autres. Le lien social entre dans une zone de turbulence, une interminable phase d'entre-deux dont manquent les modes d'emploi. Période à apprivoiser afin de ménager de nouvelles ritualités de vie quotidienne ou d'interaction avec les autres puisque les gestes d'accueil et de congé sont anéantis par des impératifs hygiéniques. Les anciens codes ne fonctionnent plus, et nous sommes encore dans l'incertitude de ceux qui viendront. L'économie est balayée, et elle ne retrouvera pas avant longtemps son ancien étiage. Aux menaces sur la santé suivent les menaces sur les emplois, et qui va toucher sans doute particulièrement les jeunes générations, mais aussi sur le paysage des boutiques ou des entreprises dans le voisinage desquels nous vivions. De manière générale, les mondes contemporains avancent résolument en aveugles vers un futur qui échappe à toute prévision mais dont on mesure déjà les dangers qu'ils recèlent en termes de choc en retour des technologies sur la qualité de vie, la dérégulation du climat, la pollution, etc.

La moitié de la planète a connu le confinement. Des gouvernants méprisants le COVID-19 et freinant les mesures de protection comme Trump ou Bolsonaro au Brésil ont plongé leur pays dans la tragédie. La crise sanitaire rappelle l'étroite interdépendance de nos sociétés, l'impossibilité de fermer les frontières. Ni même d'ailleurs les frontières biologiques entre les composantes des innombrables mondes vivants, entre l'animal et l'humain, ou avec l'environnement dans son ensemble. Tout est relié. Nous sommes immergés dans la matière vivante du monde sans que des frontières délimitent vraiment l'humanité des règnes animal et végétal par exemple. Le cosmos est en nous comme nous sommes dans le cosmos. Le surgissement du coronavirus est un nouveau tour d'écrou à un enchevêtrement des mondes dans un même monde de plus en plus étroit dont l'architecture ne cesse de se fragiliser. Un paradoxe d'ailleurs, c'est qu'en réduisant la circulation automobile et aérienne, en arrêtant d'innombrables activités polluantes, le virus a procuré une sorte de respiration écologique pour la planète, et notamment pour le règne animal. La diminution du trafic automobile a sauvé des millions de personnes anonymes qui auraient été victimes d'accidents mortels ou des conséquences de la pollution. Tel est le paradoxe incroyable de nos sociétés post-modernes. La crise sanitaire est un exemple de coïncidence des opposés. Le pire nous appelle à la lucidité sur le monde à venir, il nous donne un enseignement imparable. C'est une épreuve tragique qui exige des solutions pour un monde plus solidaire et plus heureux. Après des années d'indifférence royale à l'encontre des revendications sociales des plus déshérités, nombre de gouvernements et dictés plutôt à droite ont été amenés à développer une politique de soutien envers les plus populations

les plus fragiles, envers les entreprises, même si énormément, bien entendu, reste à faire. Cette pandémie nous rappelle la nécessité anthropologique du partage, de la réduction des inégalités sociales et des politiques de protection de la planète. Nous sommes interdépendants pour le meilleur et le pire.

Certains vivent cette période de crise sanitaire un temps d'emprisonnement, d'étouffement, d'attente fébrile de la réouverture sans restriction de l'espace public. Et aussi une période de tension du couple, de conflit avec les enfants, d'explosion des violences conjugales. D'innombrables enfants à travers le monde sont livrés aux maltraitances ou aux abus sexuels sans plus pouvoir sortir de chez eux. Le foyer n'est pas toujours un havre de paix dans la tempête. Il suscite parfois l'étouffement mutuel, la multiplicité des conflits sans tiers pour introduire de la distance et du sens, comme la vie quotidienne le fait avec évidence le plus souvent en temps ordinaire.

Révéléateur chimique qui accélère les failles relationnelles, la pandémie aiguise les tensions sans possibilité de s'éloigner pour se reprendre, sans échappée belle pour cesser de ruminer son mal de vivre ou un conflit avec les parents. Il est malaisé de sublimer cette adversité dans ce contexte où il est nécessaire de se supporter (dans les deux sens du mot) mutuellement. Vivre la journée entière les uns sur les autres était aussi source de tension, aggravée par l'éventuel manque d'espace dans l'appartement. Il ne s'agit plus du bonheur de se retrouver après le travail ou lors d'un congé. Dans ce contexte, de crise sanitaire, la vie commune est une imposition, elle n'est pas choisie. De surcroît il est difficile de sortir pour reprendre sa respiration au regard des restrictions de déplacement. Loin du plein vent du monde, l'ennui guette, particulièrement chez les jeunes générations, beaucoup tournent en rond, ruminent leurs soucis, s'inquiètent pour leurs proches et s'interrogent avec anxiété sur les semaines à venir, et le monde d'après. Ce qui rend le foyer vivable, c'est ce va et vient de ses membres entre l'intérieur et l'extérieur qui autorise chacun à disposer de lieux et de moments où se retrouver sans être toujours dans la proximité mutuelle.

Cette assignation à résidence est malaisée pour les enfants, touches à tout, désireux de courir, de jouer, de s'appropriier les espaces. Apprendre à un enfant à se tenir toujours à distance des autres, à ne pas toucher les autres, à se laver plusieurs fois les mains dans la journée lui enseigne la suspicion envers l'autre. La confiance dans le monde est mise à mal. Ce sont des enfants qui intègrent précocement une vision puritaine de leur corps. Les difficultés n'étaient pas moins grandes pour les adolescents soudain prisonniers du regard de leurs parents, toujours à portée de voix, dans l'impossibilité de s'affranchir de leur contrôle, hormis lors des rares moments où ils pouvaient sortir de cet enfermement. Certains, livrés à eux-mêmes dans l'indifférence des parents ou leur impuissance à intervenir, se sont plongés à corps perdu dans les jeux vidéo. Pour eux le confinement était un paradis. Un temps où disparaître de soi dans une passion de l'instant, mais aussi un refus des circonstances et de l'intériorité. D'autres se sont immergés dans des échanges interminables sur les réseaux sociaux. Cette immersion était une manière d'échapper à cette sorte de dévoration née des circonstances, une échappée belle vers les amis, à distance, pour se rappeler qu'une autre vie existait ailleurs, loin de l'attention pleine d'amour

sans doute mais insupportable des parents. Bien entendu, des parents (et des adolescents également) trouvaient leur compte dans cet abandon à l'amour du proche, intolérable pour d'autres à une telle intensité.

En isolant et en faisant flamber l'angoisse, la crise sanitaire et les craintes de la contagion ont accentué bien des souffrances, ils en ont créé d'autres, alimentés des fantasmes. La crise sanitaire a donné corps à la peur que certains hébergeait en eux. Le fait de voir ses amis au dehors et de se joindre à des activités avec eux, le fait de se rendre à l'école et d'assister aux cours, sont des moments de respiration, parfois hors des tensions familiales. Mais nos jeunes ont été privés des échappées hors du cercle familiale. Le confinement est venu parasiter les accommodations antérieures, le processus d'autonomisation que le jeune mettait en œuvre. La quête de sens a connu d'autres orientations. A cet âge de la vie, les journées sont scandées surtout par les cours, les activités culturelles ou sportives, les sorties avec les amis. Et soudain, il faut faire un monde à soi tout seul dans la proximité des parents à une époque où l'on s'efforce justement de voler de ses propres ailes en se démarquant de leur présence. Les amis surtout incarnent une bouffée d'oxygène pour échapper au sentiment d'étouffement vécu quelques fois avec les parents. Le confinement notamment entravait radicalement les moments nécessaires de séparation à cette période de l'existence où la soif d'indépendance le dispute à l'attachement. Hiérarchiser la souffrance a quelque chose d'obscène, chaque génération a été mise à mal. Les jeunes souffrent de la pandémie et vont continuer à en souffrir du fait de ses conséquences économiques et sociales, car elles occupent souvent des emplois précaires, et sont touchés de plein fouet par les licenciements et les restrictions d'emploi. Beaucoup peine à se projeter dans le temps pour entamer ou poursuivre des études, ils s'interrogent avec angoisse sur les menaces économiques, sociales, politiques, écologiques qui affectent la planète. Où seront-ils dans dix ou vingt ans si le monde ne transforme pas sa course folle.

Particulièrement pour les jeunes générations tendues plutôt sur l'immédiat, renoncer à des plaisirs élémentaires, pour un bénéfice hypothétique n'est pas nécessairement enviable à ce prix. Et là vais aborder la question des transgressions adolescentes. Dans l'existence réelle, l'affectivité est toujours première et subordonne une rationalité, toujours modulée, reformulée selon les circonstances. Le présent seul est réel. L'immédiat, la seule durée possible. Parfois la nuance d'un "je sais bien, mais quand même", coupe court à toute autre argument. Averti du danger, le jeune persiste dans sa conduite à cause du plaisir qu'il y prend et de son enracinement dans son identité, également par son refus qu'on lui dicte ses faits et gestes, ou parce qu'il considère que les autres ne sont pas lui et qu'en ce qui le concerne il ne craint rien : « Cela n'arrive qu'aux autres ». Ce sentiment d'avoir l'étoffe des héros est un trait commun de l'adolescence. Dans la vie courante, la connaissance des risques peut être aussi une incitation au pire par goût de la transgression, jouissance redoublée par le fait de jouer son existence, de se moquer des conseils et de l'effroi des autres (Le Breton, 2011, 2012)¹. Aucune irrationalité ne préside à ces comportements, mais des logiques d'action cohérentes avec l'histoire de vie d'un jeune, même si cette rationalité et ses logiques sont tramées dans l'ambivalence. Le refoulement collectif de

¹ Plus spécifiquement sur les conduites à risque des jeunes générations, je renvoie à mon livre *La edad solitaria: Adolescencia y sufrimiento* (2012).

la mort et de la précarité, l'illusion de toute-puissance face à la maladie redouble la valeur du risque dès lors qu'il est choisi en toute connaissance de cause comme un espace de souveraineté.

Malgré les préconisations pour juguler un rebond possible de la contagion par le coronavirus des fêtes s'organisent dans le mépris de toute précaution sanitaire, sans masque, sans respect des gestes barrières, les corps se rapprochent et se mêlent. Mais bien entendu l'existence ne se réduit pas à la recherche du profit ou de la santé : beaucoup d'entre nous nous aimons jouir des circonstances sans regarder le prix à payer, et parfois sans souci des autres à son entour. La liberté de « profiter de la vie » comme certains l'affirment est parallèlement une liberté de propager le virus. Le « on ne risque rien » proféré par un certain nombre de jeunes adultes ou d'adolescents est une phrase terrible, manière de dire « après moi, le déluge ». Ils risquent statistiquement moins que leurs aînés, mais ils sont souvent les porteurs asymptomatiques du virus qu'ils diffusent auprès de leurs proches ou à des anonymes lors de leur parcours dans la ville ou dans leurs immeubles. Ces gestes festives, démonstratifs de contact physique, sans masque, ces danses, sans respect des gestes barrières traduisent une manière de se sentir au-delà des exigences collectives. Et soulèvent donc des questions éthiques majeures. La fête est un temps opposé à celui de la vie ordinaire, elle relève d'une autre logique que celle du quotidien, elle est un temps d'exception, et en ce sens d'ailleurs elle ne peut durer, elle impose un retour à la norme. Mais pour un moment, on vit au-dessus de ses moyens, on cède à un vertige en mesurant moins ses comportements. Échappées belles hors des routines qui pèsent sur la vie personnelle et professionnelle. Ce sont des moments de relâchement, une revanche des corps sur leur effacement habituel. On y danse, on y boit, on s'y drogue, on y fait des rencontres amoureuses, etc. Les bornes du licite sont repoussées plus loin comme si l'ambiance commune devenait soudain celle d'un immense vestiaire où parole et gestes se libèrent sans crainte de retombées ultérieures. Moment paradoxal de respiration où les contraintes sont suspendues, ou d'innombrables possibles sont à portée de la main, sans réprobation collective, puisque on est dans un autre soi, sans atteinte non plus au sentiment de soi.

La fête est donc, dans ce contexte de crise sanitaire, une parenthèse enchantée. Tout ce qui est réprimé dans l'ordinaire de la vie, et particulièrement du fait de la pandémie, ressurgit avec force, j'ai évoqué l'alcool, la drogue, mais surtout jouissance redoublée d'un contact physique prohibé dans la danse, les embrassades, les rencontres amoureuses, etc. Recherche éperdue de dépense physique après une longue période d'épargne, manière de se perdre après avoir dû longtemps se garder, quête de vertige après la nécessité d'un contrôle qui dure encore, érotisation du rapport au monde après cette période que j'ai traduit comme une forme de puritanisme nécessaire, même si cets rassemblements festives sans souci de protection sont parfois des clusters de contagion, en puissance en tous les cas. Paradoxalement d'ailleurs, quand on fait d'interview, ces fêtards ne sont pas opposés aux mesures sanitaires, ils disent les respecter, mais réclament, de façon très ambiguë, le droit de les suspendre de temps en temps. Ambivalents, ils savent, mais pendant le temps de la fête ils ne veulent plus savoir.

La connaissance du risque est parfois une incitation à l'affronter par goût de la transgression, jouissance redoublée par le fait de jouer son existence, de se moquer des conseils et de l'effroi des autres. Écarté de la sphère collective comme menace, le fêtard est investi de l'attrance guettant tout interdit, il appelle la transgression. Malgré une conscience relative du danger qu'il coure ou fait courir aux autres, il fait peu de cas du civisme demandé par les autorités sanitaires. Puisque la mort ne se partage plus, qu'elle n'est plus au cœur du lien social comme une évidence commune, mais elle revient comme puissance de sollicitation symbolique. Ceux qui jouent avec leur existence en s'exposant à des contacts virtuellement délétères remettent la mort au cœur de l'échange, même s'ils le font à titre personnel ; ils l'érigent à nouveau en partenaire. Certes, sans souci d'une responsabilité envers les autres. On peut d'ailleurs observer que ces fêtards n'ont pas d'enfants pour leur immense majorité, et n'ont de compte à rendre qu'à eux-mêmes.

Le jeu avec les interdits, a travers notamment ces fêtes clandestines, alimente une fabrication de sacré intime. Il implique un arrachement à soi et à l'ordinaire, l'accès à une autre dimension de l'existence. La volonté n'est nullement de s'établir dans la transgression ou d'abolir les limites, mais de les interroger, de jouer avec elles, et de sentir ainsi l'existence battre en soi comme une preuve irréfutable de présence au monde. La transgression est toujours source de puissance, elle expose certes au danger, mais en mettant l'individu hors des lois communes, elle procure un pouvoir et une intensité d'être. Elle est un pacte avec la menace pour se sentir exister dans la plénitude. De manière saisissante on retrouve ce vertige de la transgression dès les premiers récits sur les épidémies de peste qui ravageaient par exemple autrefois des villes entières sous des formes qui paraissent aujourd'hui impensables avec des cadavres en putréfaction qui jonchaient toutes les rues. La fête, l'érotisme, le rire, la passion de l'instant sans penser au lendemain, sont déjà décrits il y a deux mille cinq cents ans par Thucydide à Athènes, dans une des premières épidémies de peste. D'autres auteurs du Moyen Âge, comme Boccace dans le Décaméron, se font également les témoins de ces périodes des licences, d'érotisme qui gagnent les populations. On retrouve les mêmes observations chez Machiavel dans son dernier texte, le texte qu'il écrira avant de mourir et dans un texte sur la peste à Londres au XVIème siècle de Daniel Defoe, l'auteur de Robinson Crusoe, où il décrit également de innombrables scènes de liesse collective, de fête, d'érotisation, etc. D'ailleurs, Camus en parle dans La Peste il y a des scènes très célèbres où des hommes et des femmes se rencontrent pour vivre ces moments de transgression qui sont interdits absolument par les autorités. Donc là où règne la mort aléatoire l'érotisme rode. Certes, la peste et le cholera ne sont pas le COVID-19 mais le contexte de menace et d'interdit alimente malgré tout la transgression et le rapprochement des corps, les rebuffades envers les autorités sanitaires.

En quoi nous pouvons apprendre quelque chose à travers cette crises sanitaire?

La crise sanitaire nous pose à chacun maintes questions, elle force chacun à devenir anthropologue de soi : de quoi sommes-nous le plus privé ? Qu'est-ce qui fait finalement le prix de nos vies, la valeur de la conversation ou de la marche, du contact avec les autres ?... La crise sanitaire est venue briser une certaine insouciance de l'écoulement des jours en rappelant avec brutalité la précarité de toute existence. Une certaine banalité enveloppait nombre de nos comportements, ils retrouvent aujourd'hui leur dimension de sacralité : prendre un café à une terrasse, aller à un restaurant, rencontrer des amis, aller au théâtre ou au cinéma, ou même simplement le fait de sortir de chez soi à sa guise, de rentrer à son heure, sans rendre de compte à personne. Le fait de se déplacer relevait d'une telle évidence qu'il n'était plus perçu comme un privilège. La crise sanitaire est en ce sens un *memento mori*, le rappel à une échelle planétaire de notre inachèvement et d'une fragilité que nous ne cessons d'oublier. Elle rétablit une échelle de valeur occultée par nos routines. Seul à de prix ce qui peut nous être arraché. Le confinement rappelle brutalement dans la nostalgie le prix des choses sans prix, ces activités anodines du quotidien effectuées sans y penser tant elles coulent de source mais dont la soudaine privation marque la valeur infinie. Le *memento mori* est donc bien un « n'oublie jamais que tu es vivant, profite de chaque instant ».

Références bibliographiques

Le Breton, David

(2011). Conductas de riesgo:

De los juegos de la muerte a lo juego de vivir.

Buenos Aires : Topia, 2011.

(2012). La edad solitaria:

Adolescencia y sufrimiento.

Santiago du Chili: LOM, Cátedra Michel Foucault.

(2017). La sociología del riesgo.

Buenos Aires: Prometeo.